

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Vue d'Alger par Alexandre Rigotard (collection particulière)

N°70 - Décembre 2012

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

Jeanine de la Hogue 4

Écrivain public

Une ville nommée regret (suite et fin)

Jeanine de la Hogue 6

Ecrivain public

Et que ressuscitez Praecilius !

Alain Amato 17

Les chemins de mémoire

Une inspiration méditerranéenne

Annie Krieger-Krynicky 26

Des travaux et des jours

Ferdinand HUARD (1854- 1934)

29

Écrivain public

Un Boujadi

De Maurice Le Glay, présenté par Patrice Sanguy 31

Écrivain public

Florilège de poètes tunisiens et français de Tunisie

Annie Krieger-Krynicky 39

Les chemins de mémoire

Il n'est pire chose qu'un coquillage dans un tiroir

René Jean Clot 45

Les chemins de mémoire

A travers Le Maroc enflammé, une vision colorée et ethnologique du Maroc en 1927

Ferdinand - Antoni Ossendowski. 47

Écrivain public

Maréchal Gallieni – Le maître de Lyautey

Denis Fadda 53

Écrivain public

Les voix de jadis

Pierre Goinard

58

Écrivain public

Éternité du Passé

Pierre Goinard

60

Écrivain public

Le petit Oued

Jean- Benoit

61

Écrivain public

Le bon vieux bourricot

Jean Benoit

63

Les chemins de mémoire

Paul ACHARD

Odette Goinard

65

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

68

Mémoire d'Afrique du Nord

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris



Editorial

Jeanine de la Hogue

Mémoire toujours

Il y a, nous le savons bien, un devoir de mémoire. Nous n'avons garde de l'oublier car il nous est bien cher. Mais il y a aussi ce que j'aimerais appeler plaisir de mémoire et, sans vouloir ne se souvenir que des bons moments passés, il nous semble que certains événements valent bien la peine que l'on s'en souvienne encore. Cette réflexion amène à parler des textes que nous diffusons et à rappeler que notre vocation est uniquement de nature culturelle.

Notre mémoire est sélective, c'est un choix, un choix fait à travers le passé naturellement, la vie des jours de fête, la vie des petits bonheurs au jour le jour et le souvenir de certains personnages. Le rêve aussi, passé rêvé, passé bien réel. Théâtre de vie où se tenaient des acteurs importants, ceux dont on parlait dans les journaux, qu'on ne connaissait pas la plupart du temps. Mais il y avait aussi d'autres acteurs, ceux qui faisaient vraiment marcher le pays, qui cultivaient la terre, cuisaient le pain, balayaient les rues, fabriquaient le vin, peuplaient les bureaux, conduisaient les trams, les voitures, faisaient l'école, tapaient dans des ballons. Au fond des gens comme vous et moi, des gens ordinaires qui peuplent nos mémoires et qui méritent bien un coup de chapeau.

Mais, naturellement, il y a aussi ceux dont nous sommes fiers et dont il nous faut parler encore. Tout cela, au moment de publier notre quatrième numéro «en ligne», il nous est apparu utile de rappeler nos buts et notre vocation et si, notre revue étant parfaitement apolitique, nous n'ignorons pas que chacun, à titre individuel, a le droit d'exprimer son opinion sur les événements actuels, nous nous sommes faits un devoir de ne jamais en faire état publiquement dans nos écrits. C'est pourquoi dans cet éditorial du quatrième numéro de notre revue en ligne, je souhaite

redire avec force que notre association et notre revue ne se permettront jamais d'exprimer une opinion politique. Nous souhaitons garder à notre revue un caractère culturel, abordant différents sujets certes, mais toujours avec une optique de culture, parfois historique ou intellectuelle mais toujours dans la ligne de notre vocation et de nos buts.

Nous avons à rappeler quelques activités littéraires que nous avons eues au cours des années passées, par exemple Claude Farrère et le Maroc, les recherches archéologiques en Aurès, Pierre Loti, nos nombreux cafés littéraires, nos lectures de textes originaux ou d'écrivains connus, nos visites des musées, Belmondo, Matisse etc... Nos voyages comme celui de la Rochelle et Rochefort avec la visite de la maison de Loti et du chantier naval de l'Hermione, un voyage au Havre, ses musées et l'espace Vauban.

Au cours de nos assemblées générales, après un repas pris en commun, nous avons l'habitude d'entendre des causeries comme sur Malte, ses relations avec l'Algérie, ou sur la Berbérie ou encore sur la mémoire et bien d'autres très nombreuses au cours de ces années que nous avons consacrées à la culture et à la mémoire jusqu'à ce numéro 70 où nous avons réservé une large place à la poésie.

Aujourd'hui en cette fin d'année 2012, il me semble que c'est le moment d'adresser nos vœux les plus chaleureux à tous ceux qui nous ont suivis durant toutes ces années passées et à ceux qui nous rejoignent depuis peu. Permettez-nous d'espérer que la revue continuera à vous intéresser, voire à vous distraire.

Bonne année et bonne lecture.

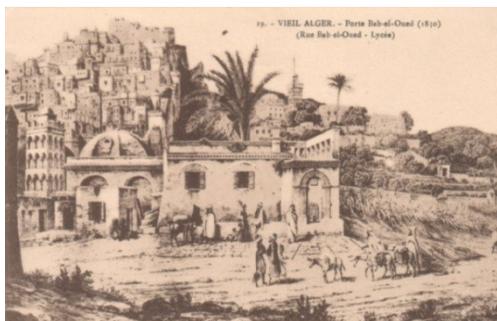


Une ville nommée regret (suite et fin)

Jeanine de la Hogue

Nous reprenons ici notre puzzle interrompu. Nous étions dans le square aux oiseaux et aux petits ânes. Face à lui, pour un très beau morceau du puzzle, voici le théâtre qui a eu bien de l'importance pour les habitants de la ville. On l'appelait l'Opéra. Construit en 1853, il fut détruit par un terrible incendie en 1882 mais fut assez vite reconstruit et agrandi. Là se jouaient toutes les bonnes pièces et se produisaient les meilleurs artistes du moment, comédiens et chanteurs. Le public avait une très bonne réputation, sévère parfois mais toujours juste, de l'avis même de ceux qui y jouaient. L'Opéra était encadré à gauche par une célèbre brasserie, le Tantonville et, à droite par le Cercle Militaire à la très belle architecture.

De là part une rue à arcades, à la fraîcheur bien venue les jours de sirocco, avec ses boutiques, son salon de thé - pâtisserie. A ne pas oublier, surtout le bruit des trams brinquebalants qui, dès leur entrée dans la rue se signalaient en faisant tinter sans arrêt leur sonnette, le bruit aussi des gamins accrochés à l'arrière et qui hurlaient de plaisir.



Porte de Bab el Oued

Sur la gauche notre puzzle fait une escale à la Casbah. C'était une forteresse élevée à partir de 1516 jusqu'en 1591 à 118 mètres au dessus du niveau de la mer et où se trouvait le palais du dey. C'est un dédale de rues enchevêtrées les unes aux autres et décrit par de nombreux écrivains. On trouvait entre autres la bibliothèque, (30 000 volumes), le musée Franchet d'Espérey, des jardins où paraît-il on élevait des autruches et de magnifiques treilles. Tout en haut, on avait ouvert un dispensaire où étaient «surveillées» et soignées les prostituées. En bordure de la Casbah s'était installé un marché aux puces. Tout en bas, rue Salluste, les religieuses de Saint Vincent de Paul avaient leur couvent et un dispensaire très fréquenté.



Place du Gouvernement en 1902

Au bout de la rue en arcades on débouchait sur la Place. A l'origine, simple passage devant un vieux palais, le Djenina. Elle a pris peu à peu de l'ampleur, centre vivant d'une ville nouvelle. On l'a tout d'abord appelée Place d'Armes, Place Royale, Place Publique puis Place du gouvernement. Certains l'ont parfois nommée Place du Cheval. Une superbe statue équestre avait été élevée là par souscription. A cause du poids de cette statue, on avait dû la faire soutenir par un pilier de vingt mètres fixé sur roc.

Peu de gens connaissaient le sous-sol de la place, avec dans l'ombre, ses piliers géants, ses arceaux massifs et les restes du

Fort de la Mer. Il y avait des sources qui alimentaient des bassins et l'on disait même que le roc était tapissé de stalagmites. On avait trouvé là une inscription latine sur un monument qui faisait allusion à la générosité d'un riche donateur: «A Lucius Tadius, fils de Lucius, de la tribu Quirina, surnommé Rogatus. Les décurions, les édiles, les diumvirs quinquennaux de Rusguniae et les habitants de Rusguniae à cause de ses mérites et parce qu'il a fourni du froment et contribué à l'augmentation de l'approvisionnement public, cette souscription.»

Pour donner plus de charme à la place et sans doute aussi de l'ombre, on avait tenté de planter des arbres. Mais le manque de bonne terre avait fait échouer le projet. Par la suite, quelques palmiers et des platanes ont abrité un marché aux fleurs.

De tout temps la place, à l'ombre de son vieux palais, avait été le lieu de mille activités, le lieu aussi de transactions douloureuses, propriétés achetées et qui n'existaient pas, témoin de forfaitures et de ruines.

A cette époque la place voyait beaucoup de choses que la morale réprouvait. L'aventure est toujours plus belle quand on la lit dans les livres. Il y avait alors des aventuriers, des personnes légères et charmantes qui se faisaient passer pour d'authentiques comtesses ou baronnes.

Mon puzzle aimerait rappeler le souvenir des héros malgré eux, des bandits occasionnels, de toutes les images de cette Place du Cheval, bien qu'aujourd'hui elle ait perdu sa statue.

On aimerait raconter les bateleurs, les musiciens, les sorciers et les mendiants, les officiers, les soldats, les élégantes et les flâneurs, les fantômes blancs et les burnous qui se pressaient tout autour. Il y avait toujours une animation intense, concerts militaires ou civils, spectacles, bagarres ...

Mais il y avait aussi d'honnêtes gens, un peu perdus dans cette ambiance survoltée; ceux qui étaient venus, attirés par l'espoir d'une vie meilleure, n'ayant pas hésité à abandonner une

existence somme toute plus paisible, pour venir là avec leur famille, pleins d'enthousiasme et d'ardeur. Et ce qui est plus curieux dans cette aventure c'est que bien souvent, ils se sont obstinés jusqu'à la mort, orgueilleux peut-être de ne pas reconnaître un échec, mais en tous cas héroïques. Certains n'avaient pas quitté la place, séduits par la vie intense, grouillante, propice aux débrouillards. Tandis que les autres partaient vers leur destin, avec leurs redingotes et leurs chapeaux melons.

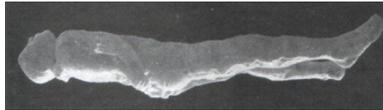
Ce puzzle est un véritable piège à mémoire. Les images viennent parfois sans y être invitées. D'autres sont mystérieusement occultées. Celles-là sont peut-être encore trop proches de nous. Mais au fond, un puzzle, ce n'est pas un guide officiel qui n'omet aucun monument, aucun site, aucun bâtiment important! C'est une évocation libre, un rappel d'une vie passée. Ainsi cette place a perdu sa statue mais elle peut encore raconter tous ceux qui se pressaient dans les boutiques, les cafés et les gargotes. Dans les débuts, il fallait être au Café Apollon. La librairie Jourdan qui sera la première maison d'édition, était aussi très fréquentée.



La visite du Président Loubet à Alger en avril 1903

Je voudrais aussi faire entrer dans le puzzle la cathédrale Saint-Philippe, ancienne mosquée, elle même élevée sur d'anciens restes de bâtiments romains. Et qui évoque le souvenir du martyr

Géronimo dont on a retrouvé les restes. Il fallait, pour y arriver, longer l'archevêché, un peu en retrait. Plus en hauteur, le marché, la grande synagogue, le temple protestant. Avec la mosquée El Djedid on a là une rencontre religieuse assez symptomatique.



Le corps de Geronimo à la cathédrale Saint-Philippe

La rue à arcades nous permet d'atteindre un bâtiment qui a joué un rôle important pour les jeunes de la ville. Il s'agit du Grand lycée, plus tard le lycée Bugeaud. A l'origine un lycée avait été créé dans une caserne de janissaires. Puis, en 1858, on avait construit un très beau bâtiment qui avait même un peu amputé le charmant jardin Marengo. En face se trouvait la caserne Pélissier.

Tout près de là, prend une rue fort sinueuse que l'on appelait les Tournants Rovigo et qui allait rejoindre les hauteurs. Une rue, à arcades elle aussi, et appelée Bab Oued (porte du ruisseau) nous amène à un faubourg devenu célèbre, avec ses bistrots et sa kémie, son parler pittoresque, sa place des Trois-Horloges. Source d'inspiration pour des écrivains, nostalgie d'un bien perdu mais aussi séduction du pittoresque réel du site et des gens.

Anciennement nommée la Canterà (Carrière), le faubourg s'est ensuite appelé Bab el Oued, bien que le ruisseau ait disparu avec les pierres de la carrière qui avaient servi à construire les immeubles de la ville.

Tout près de là, le cimetière qui, à la manière métropolitaine, s'ornait de charmantes chapelles.. .

La ville, proprement dite, s'arrêtait là mais se prolongeait par une route en bord de mer, avec des maisons parfois curieusement ornées de tours leur donnant une allure de petit château.... Pointe Pescade, Deux Moulins, Saint- Eugène marquent la fin de notre puzzle de ce côté. La règle du jeu nous commande de tourner le dos aux plages accueillantes avec de petits restaurants où l'on

aimait goûter les poissons, les huîtres et les frites. Tentation difficilement repoussée ...

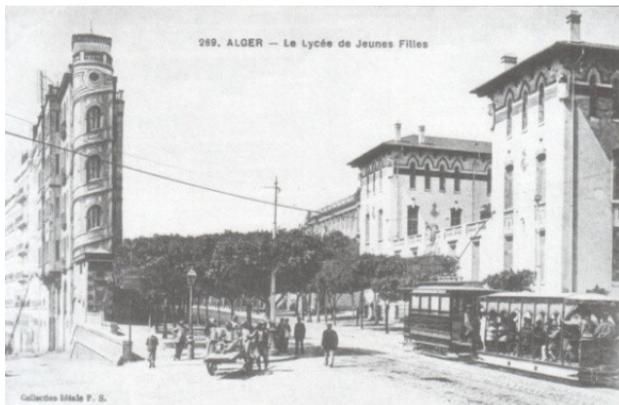
Repartons alors pour le centre des seize kilomètres qui s'étendent à la vue quand on arrive par la mer. Deux itinéraires s'offrent à nous.

Nous pouvons retrouver le boulevard jusqu'au square aux oiseaux et à l'ascenseur qui permettait aux voyageurs quittant la gare de retrouver trams et bus. Sur le boulevard se trouvent la Préfecture et le Palais Consulaire. Si nous empruntons cet ascenseur, nous passons devant la gare et nous rejoindrons ensuite les faubourgs industriels comme Belcourt, Hussein Dey et Maison Carrée qui seront la limite de ce côté du puzzle.

Mais nous devons parfaire notre puzzle en regagnant ce qui est devenu le centre ville, les rues de Constantine avec le Palais de justice, Dumont d'Urville, d'Isly, rue très commerçante jusqu'à la Grande Poste, en passant par la place Bugeaud. Le boulevard Laferrière est une succession de jardins qui prend du Monument aux Morts (des sculpteurs Landowski et Bigonet) pour arriver à la place du Forum, là aussi mine de souvenirs et d'espoirs enfuis.



Monument aux morts de Landowski et Bigonet



Le lycée Delacroix aux environs de 1910

C'est alors le Gouvernement général, des jardins qui montent jusqu'au Télemly devenu une artère très fréquentée et que nous retrouverons en une évocation bien plus champêtre.

Revenons à la Grande Poste, encore un lieu de souvenirs, puis la rue Charles Péguy jusqu'à la rue Michelet. Faisons un crochet par la rue Charras où le libraire-éditeur Charlot accueillait les écrivains dont Camus, qu'il fut le premier à éditer.

Le lycée de jeunes filles qui s'appellera tout d'abord la Ligue de l'enseignement puis lycée Delacroix était en face du 1 rue Michelet et de la brasserie des Facultés. Les Facultés et les jardins venaient ensuite au dessus du tunnel qu'on avait creusé là pour améliorer la circulation. Les Facultés ont été construites sur un terrain nommé champ des Navets !

Là un café très connu, l'Ottomatic, était un lieu d'observation, très pratique pour suivre les allées et venues des jeunes et des moins jeunes qui faisaient ce que l'on appelait le «persil». Le quartier avait pris le nom d'une villa turque, l'Agha, et faisait partie de ce qu'on appelait Mustapha qui ne fut rattachée que bien plus tard à la ville. On y trouvait de très beaux marchés.



Le marché Meissonnier

Les morceaux du puzzle se succèdent. L'église, très moderne, le Sacré- Cœur, a remplacé une charmante petite église des tout premiers temps. Plus haut c'est le parc de Galland et son musée des antiquités Stéphane Gsell, puis c'est le Palais d'Eté du gouverneur où fut abattu l'amiral Darlan et le Musée des Beaux Arts qui avait une très belle statue de la France et qui dominait le Jardin d'Essai. Un très bel hôtel, le Saint- Georges, avait été construit au sein d'un ravissant jardin et de tennis et qui a toujours accueilli une clientèle très choisie.

Viennent prendre place dans notre puzzle, le Bardo, musée de préhistoire et d'ethnographie, le Lycée Fromentin, le boulevard Bru avec d'admirables points de vue sur la mer et surmontant Fontaine Bleue et le champ de manœuvres. La Redoute, faubourg assez récent, n'est pas loin, puis Hydra et le bois de Boulogne et plus loin, le Ravin de la Femme sauvage qui a donné lieu à de nombreuses légendes. Enfin, nous arrivons en poursuivant notre puzzle à la colonne Voirol encore une limite de notre jeu. Mais avant de clore notre parcours, il nous faut ajouter quelques

morceaux au puzzle et redescendre vers un fameux jardin, le Jardin d'Essai. Ces quartiers ont été dès l'origine très favorisés par de nombreux services de transport en commun, depuis les vieilles pataches venues de France aux noms pittoresques de Lion du Désert, la Gazelle, la Fleur d'Oranger, le Sol Lucet Omnibus ... Plus tard ce furent les CFRA, très courus et qui défilaient devant des restaurants ou guinguettes aux enseignes facétieuses: 0 20 100 0 (au vin sans eau !). C'est à Belcourt qu'Alphonse Daudet situe l'affût de Tartarin en quête d'un lion à abattre ...

Le Foyer Civique fut orné de vastes ensembles décoratifs signés d'artistes algérois. Au flanc de la falaise, on montrait la grotte de Cervantès et son buste, témoin de ses nombreuses tentatives d'évasion.



La statue de la France par Bourdelle dominant le Jardin d'Essai

Puis nous voilà au fameux Jardin d'Essai, bordé par une plage, très fréquentée en début de siècle. Créé en 1832 par Auguste Hardy, il fut, comme son nom l'indique, destinée à l'acclimatation

d'arbres et de plantes destinés à se répandre dans le pays. C'était d'abord un endroit prestigieux avec ses grandes allées, vastes avenues parallèles plantées de nombreuses essences d'arbres et de fleurs. Artistes, peintres et musiciens y ont trouvé l'inspiration: Saint- Saens, Renoir, Gide et bien d'autres. Un peintre en avait fait son atelier Maxime Noiré.

Après ce morceau important de notre puzzle, nous regagnerons les hauteurs de Mustapha Supérieur par le chemin des Arcades en passant par le Musée, l'Institut Pasteur et la Villa Abd el Tif où le gouverneur général Jonnart fonda une sorte de Villa Médicis où furent accueillis des peintres amoureux du pays. Le Ruisseau, Kouba où se trouvait le Grand séminaire. Des citées de conception assez originales ont été construites sur les hauteurs, Diar el Mahçoul et Diar es Saada et sont accessibles par téléphérique.

Nous terminons notre puzzle par une note plus champêtre faisant aussi le charme de cette évocation qui, même si nous ne l'avons pas connue, ne peut que nous toucher.

On l'appelait autrefois le chemin des Aqueducs puis le Télémy. De nombreux vestiges romains s'y trouvaient encore au début du siècle. C'était un chemin champêtre bordé de très belles villas très fleuries.

A l'entrée, un peu à l'écart, quelques oliviers ombrageaient un kouba et une fontaine dite miraculeuse, souvenir d'un saint homme, très fréquentée par les femmes qui désiraient un mari et venaient boire de l'eau et faire des ablutions. Les méchantes langues affirmaient que le petit bois d'olivier abritait quelques aventures cachées. Un vieil homme vivait là dans une petite maison en pierre et c'est à lui qu'on laissait ses offrandes. C'est lui qui racontait aussi de belles histoires qui se terminaient toujours bien.

Après avoir quitté le vieil homme, on s'enfonçait dans la verdure, avec quelquefois des échappées sur le mol arrondi de la baie à travers les villas, leurs fleurs et leurs treilles. Souvent des chiens jaunes au regard faux poursuivaient les passants de leurs

aboiements furieux, jusqu'à ce qu'une canne levée les fasse fuir honteusement, pourrait- on dire; avec quand même, avant la fuite définitive, un dernier aboi, la gueule levée, pour ne pas perdre, tout à fait la face.

Nous allons bientôt clore ce puzzle qui n'avait pour but que de suggérer certaines images, d'évoquer des paysages connus ou pour ceux qui n'avaient jamais vu cette ville, de leur faire un peu goûter cette mémoire que nous voulions partager, ces souvenirs des jours de peines et de joies à travers ce déroulement d'images.

Le subterfuge utilisé pour cette évocation, le puzzle imaginé m'apparaît en fin de compte bien incomplet. Cette mémoire que l'on croyait si fidèle se découvre pleine de lacunes, incomplète. Il est vrai qu'en cinquante ans les choses se sont estompées. L'entreprise était peut- être ambitieuse mais il reste le souvenir des lieux que nous avons aimés et le désir de ne pas avoir tout oublié. Que le lecteur pardonne tout ce qui manque et ne garde qu'une mémoire évoquée d'une ville unique.



Et que ressuscite Praecilius !

Alain Amato

« Allez mon fils, ce matin je t’emmène au marché. J’ai quelque chose à te montrer. » Et me voilà parti avec mon père pour le marché de Constantine. Celui qui occupait tout le rez-de-chaussée situé sous l’Esplanade de la place de la Brèche. Une halle immense abritée du soleil l’été et des intempéries l’hiver. Nous y accédions par des escaliers où s’agglutinaient des portefaix qui proposaient aux ménagères de porter leurs provisions à domicile. Dès l’entrée, une vaste rumeur parvenait jusqu’à nous. C’était un marché plein de vie et de vacarme. Tout le monde parlait, gesticulait. Dans les travées, ce n’était que bousculade. Dans les stands les vendeurs, polyglottes dans leurs interjections péremptoires, essayaient d’attirer la clientèle avec des intonations de tragédiens.

Avant d’être encombré par les provisions que ma mère lui avait demandées, mon père se dirigea vers une des boutiques flanquées sur l’un des côtés de la halle. Un de ses copains y tenait un magasin de grossiste en fruits et légumes. « Oh Nono ! Comment-vas-tu ? Tu peux nous ouvrir ton entrepôt. Je t’en ai parlé hier » - « Ah salut Jules ! Oui ! Fais attention en descendant, ça glisse. » Nous le suivîmes au fond de sa boutique, Il ouvrit une porte. Derrière la porte, tout était noir. « Attends deux secondes, il faut que j’allume. Voilà, vous pouvez descendre.» Nous nous trouvâmes au bord d’un palier surplombant une immense excavation haute et profonde qui n’avait plus rien à voir avec l’architecture du marché. C’était comme une grotte qui aurait été murée Nous venions de pénétrer dans les entrailles du Vieux Rocher. Ici régnait un silence absolu qui contrastait diablement avec l’animation de la halle.

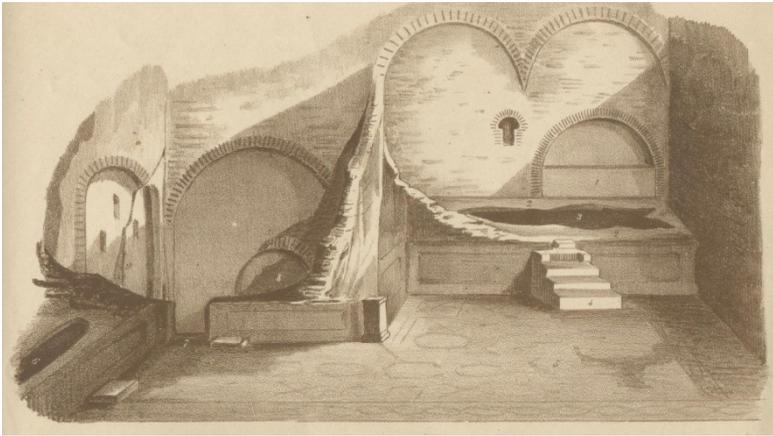
Un autre monde. J'avais l'impression d'être perché à l'étroit sur la façade d'un immeuble haut de deux étages. En bas, à même le sol, Nono entassait ses cageots de marchandises dans un environnement où la température restait constamment fraîche. Et sur le côté gauche apparut, dressée comme un i majuscule, une colonne romaine en marbre blanc qui soutenait un chapiteau corinthien. Apparition magnifique, irréelle. C'était ça la surprise de mon père. J'étais en sixième. L'histoire de l'Empire romain était au programme. Il m'avait entendu réciter les leçons à ma mère. Aussi avait-il tenu à me faire découvrir cette antique relique.

Nous descendîmes un escalier métallique en colimaçon puis nous nous approchâmes de la colonne. Elle était grande. Et en bon état. Toute lisse et brillante sous la lumière. Mon père me raconta qu'elle avait été découverte ici en 1935, dans les fondations de la construction du marché. Arrivé auprès du vestige, je pus lire sur l'une des faces du contrefort une inscription latine : Flavius Avianus Caecilius.

Plus loin, vers le fond de la cavité, dans une pénombre qui rendait la vision imprécise, la voûte rejoignait le niveau du sol en formant un espace qui avait été manifestement remblayé. Captant mon regard dirigé dans cette direction, mon père me dit. « Par là, au siècle dernier, ils avaient trouvé un tombeau. » Le silence profond, l'éclairage nu, la fraîcheur du lieu, cette ruine presque clandestine, abandonnée dans cet environnement singulier, imprégnaient l'endroit d'une ambiance étrange. Avec peut-être en plus, tapie tout au fond, une présence sépulcrale cachée. Toutes ces impressions mystérieuses me retinrent d'aller faire le curieux jusqu'aux déblais éloignés qui gisaient dans la pénombre. Après être remontés, Nono coupa d'abord la lumière avant de fermer la porte. En une fraction de seconde la colonne disparut, engloutie dans des ténèbres propices à héberger une communauté de fantômes.

Mon père avait raison. Il y avait bien eu un tombeau dans cet endroit. J'en eu la révélation vingt ans plus tard en parcourant, à la

bibliothèque de Rennes, les recueils de la Société archéologique de Constantine.



Hypogée de Praecilus

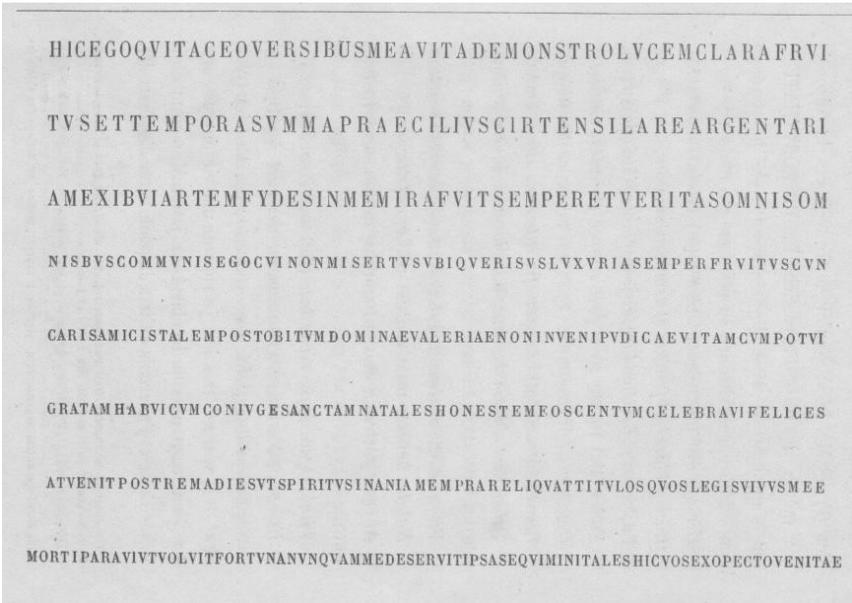
La découverte de ce tombeau eut lieu le 15 avril 1855. Au temps de Napoléon III, alors que les Français étaient à Constantine depuis dix-huit ans. La municipalité était à la recherche d'une source d'eau thermale dont la tradition, remontant à 1797, la situait - pour faire simple par rapport aux importants bouleversements topographiques intervenus entre cette époque et celle que nous avons connue juste avant 1962 - à quarante mètres au-dessous de la place de la Brèche actuelle et approximativement à l'aplomb de la colonne du coq Gaulois figurant sur cette photo.



Constantine Place de la Brèche

En fait de source, les ouvriers du chantier mirent au jour un caveau romain d'une grande superficie et divisé en plusieurs salles. Au total une dizaine de sarcophages étaient regroupés dans cet hypogée. Des mosaïques décoraient le sol. Des fragments de fresque subsistaient sur les murs. Lorsque le tombeau le plus important par ses dimensions et par sa mise en valeur fut ouvert, on constata qu'il abritait un squelette en bon état qui, au contact de l'air, se décomposa immédiatement. Peu à peu, il ne resta plus que quelques morceaux d'étoffe. Les archéologues constatèrent qu'il n'y avait aucun objet dans le sarcophage, même pas cette fameuse obole logée dans la bouche du défunt et destinée à être présentée à Caron pour le péage du Styx.

Par contre une inscription latine de huit lignes, gravée sur une face latérale du tombeau allait s'avérer importante. C'était une épitaphe. La voici telle qu'elle fut transcrite en 1863 dans l'album du Musée de Constantine, publié sous les auspices de la société archéologique.



Épitaphe de Praecilius

Le Romain enterré en cet endroit se nommait Praecilius, au temps où la ville s'appelait Cirta. La traduction de son épitaphe allait faire plancher plusieurs latinistes de l'époque. Les difficultés rencontrées par ces spécialistes était que « Cette inscription latine, gravée en creux, quoiqu'on ait eu aucune peine à la déchiffrer, n'est pas d'un beau travail d'exécution, et laisse à désirer sous plus d'un rapport. Elle décèle une main peu habile, et surtout un lapicide ignorant qui ne savait ni sa langue, ni l'orthographe de sa langue qui ne comprenait même pas bien ce qu'il était chargé de reproduire. Les lettres qui ne sont pas toujours finement formées, trahissent souvent un ciseau hésitant, ... cette épitaphe est remplie de fautes ... attribuées à l'ouvrier copiste. Car assurément, le défunt, homme lettré, ayant préparé son épitaphe de son vivant, n'aurait pas commis de semblables lapsus calami ; le sens général, nullement altéré d'ailleurs, suffit seul pour prouver ce que nous avançons.... » La reconstitution sémantique du texte occasionna des problèmes « ... dans la

manière d'accentuer les mots, de séparer les divers membres de phrases et de ponctuer les périodes »

(1) *Inscript. rom. de l'Alg.*, p. 249 ; C. I. L., VIII :

*Hic ego qui taceo mea(m) cita(m) demonstro
Lucem clara(m) fructus et tempora summa
PRAECILIUS, Cirtensi tare, argentariam exibui (sic) artem
Fydes (sic) in me mira fuit semper et veritas omnis.
Omnibus (sic) communis ego : cui non misertus ubique ?
Risus luxuriam semper fructus cum caris amicis.
Talem post obitum dominae Valeriae non inveni pudicae
Vitam cum potui gratam, habui cum conjuge sanctam
Natales honeste meos centum celebraui felices
At veni(t) postrema dies ut spiritus inania mempra (sic) relinquat ;
Titulos quos legis viciis mee (sic) morti paravi
Ut coluit Fortuna, nunquam me deseruit ipsa
Sequimini tales : hic vos ex(s)pecto ; venita(e) (sic).*

(1) Paul-Eugène Bache, *Le tombeau de Praecilius*, Annuaire de la Société archéologique de Constantine 1856

Léon Renier² qui étudia le texte trouva qu'il était en vers héroïques de la facture de Commodien de Gaza (Poète que l'on situe au milieu du III^e siècle). Après ce travail de recadrage, les huit lignes du lapidaire apparurent sous la forme d'un poème de treize vers. En outre Léon Renier découvrit dans la disposition même des vers un acrostiche : P.FORTUNATUS. Acrostiche qui peut s'interpréter par « Praecilius le fortuné ».

Les historiens s'interrogèrent sur le fait de savoir si Praecilius était chrétien ou non. Mais il ressort de la lecture attentive de son poème qu'il était épicurien.

Vous trouverez ci-dessous une synthèse du texte construite à partir des quatre traductions datées de 1856, 1863, 1893 et 1903

2 Léon RENIER (1809 - 1885) était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et professeur au Collège de France

que j'ai trouvées dans les recueils de la Société archéologique de Constantine.

Moi qui maintenant ne puis plus parler, je raconte ma vie en ces vers.
J'ai joui pendant bien longtemps de la clarté du jour.
Je fus Praecilius, de Cirta, où j'exerçais la profession d'orfèvre.
Je fus toujours un homme vrai et d'une bonne foi exemplaire.
Tout à tous, À qui n'ais-je pas été compatissant ?
Tout m'a souri, j'ai toujours joui d'une vie luxueuse avec mes chers amis.
Après la mort de ma chaste dame Valérie, je n'ai pas trouvé sa pareille.
Autant que je l'ai pu, j'ai mené une vie agréable et sainte avec mon épouse.
J'ai honorablement fêté cent fois l'heureux anniversaire de ma naissance.
Mais vient le dernier jour où mon esprit abandonne ma vaine dépouille.
Cette épitaphe que tu lis je l'ai préparée de mon vivant pour ma mort.
La fortune qui me souriait ne m'a jamais abandonné.
Suivez-moi après un destin semblable ; je vous attends ici.

Praecilius traversa un siècle. Mais lequel ? Sachant que notre personnage se dit « de Cirta » et que cette ville fut détruite en 311 par Maxence, puis reconstruite en 313 par l'empereur Constantin qui lui donna son nom, on peut avancer que Praecilius vécut sans doute avant cette catastrophe, soit au III^{ème} siècle. D'autant que les savants qui se penchèrent sur son épitaphe admettent que sa façon d'écrire correspond au style de Commodien de Gaza, qui aurait été l'un de ses contemporains.

Le sarcophage, retiré du tombeau, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, furent déposés à l'extérieur de l'hypogée, « exposés à toutes les intempéries, au bas des déblais du Coudiat, que les wagonnets de l'entreprise de dérasement ont amené sur ce point... » En 1902, Chabassière membre de la société archéologique écrira dans une note du bulletin : « Jusqu'en 1859, ce sépulcrum familiare fut à peu près respecté mais on ne poursuivit pas sérieusement les recherches, qui eussent peut-être abouti à la découverte d'une cinquième salle. Pendant plus de vingt ans cette nécropole fut odieusement outragée, et, depuis

quatre ou cinq années, les déblais du Coudiat - Aty recouvrent définitivement ces pauvres ruines.»³

Au cours de la conférence publique faite au théâtre de Constantine le 30 avril 1903, pour y célébrer le cinquantenaire de la Société archéologique, il fut dit : « Notre concitoyen Praecilius, jadis orfèvre à Cirta, aimable épicurien, se construisit une sépulture somptueuse que les archéologues ne se consoleront jamais d'avoir vu enfouir récemment sous les déblais du Coudiat-Aty. »⁴ Cette conférence fut suivie d'un banquet dont le menu nous est parvenu.

Ainsi le tombeau de Praecilius retourna dans les entrailles de la ville, recouvert par des tonnes et des tonnes de gravats. Mais de Praecilius, il subsiste son message d'outre tombe qui fut gravé dans la pierre il y a dix-sept siècles.

Mais nul n'étant prophète en son pays, aucun nom de rue ne lui fut donné en hommage, pendant la période de l'Algérie française. Lui, l'un des plus anciens habitants connus du Vieux Rocher ! Lui, qui nous délivra concrètement cette épitaphe qui nous est parvenue malgré l'éloignement des siècles et les vicissitudes des civilisations.

Alors, que ressuscite Praecilius, par l'intermédiaire de cet article inséré « en ligne », de la manière la plus moderne qui soit !

3 M Chabassière. *Note sur le tombeau de Praecilius à Constantine*. Page 176. Bulletin archéologique de 1902.

4 Société Archéologique du département de Constantine. *Souvenir du cinquantenaire 1853 - 1903*. 36^e volume.

Société Archéologique de Constantine

Menu

Consommé Régence

RELEVÉ

Mérot Sauce Tartare

Timballes à la Lucullus

ENTRÉES

Suprêmes de Poulardes

à l'Algérienne

Asperges Sauce Mousseline

Chaud-Froid de Cailles en Bellevue

ROTI

Dindonneaux Truffés

Salade Russe

ENTREMETS

PIÈCES MONTÉES BOMBES GLACÉES
PETITS FOURS DESSERTS

VINS : Médéa rouge, Chablis, Saint-Emilion (Les Sables),
Pommard 1896, Champagne Reederer

CAFÉ ET LIQUEURS

Souvenir du Cinquantenaire
1853-1903

Menu du 30 avril 1903



Une inspiration méditerranéenne

Annie Krieger-Krynicky



Aphrodite par Morin-Jean

La parution d'*Aphrodite, mœurs antiques* en 1896, fut immédiatement saluée par les Parnassiens et Albert Samain, un des fondateurs du *Mercure de France*. A 26 ans Pierre Louÿs était célèbre. Né à Gand en 1870, mort à Paris en 1925, il devint un familier du salon littéraire de José- Maria de Hérédia et de ses deux filles Maria et Louise; il épousera plus tard cette dernière. Lié brièvement à Oscar Wilde, il corrigera les épreuves françaises de sa *Salomé* qui lui est dédiée. Helléniste, il traduira les *Poésies* de Méléagre de Gadara et *Scènes de la vie des courtisanes* de Lucien de Samosate. Avec Paul Valéry et Claude Farrère, l'ami fidèle jusqu'au bout, il créera *La Conque* qui publiera Verlaine, Mallarmé, Maurice Maeterlinck et Henri de Régnier. S'associa à la brève entreprise, André Gide, son condisciple à l'Ecole alsacienne. Sur ses conseils, en 1894, il effectuera un voyage en Afrique du Nord, d'Alger à Biskra où Gide avait résidé dans la maison des Pères Blancs, avec un ami poète A. Ferdinand Hérold.



Groupe de femmes par Morin-Jean

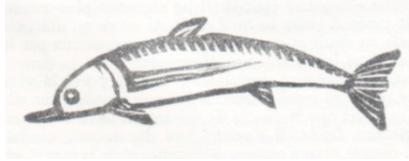


Danseuses par Morin-Jean

Il y tombera, comme auparavant André Gide, sous le charme de Méryem bent Ali (ou ben Atala) une Ouled Naïl. Dans *Si le grain ne meurt*, il a fait passer à la postérité la danseuse : «Méryem est de peau ambrée, de chair ferme mais presque enfantine encore. Car elle avait à peine plus de seize ans. Je ne puis la comparer qu'à quelque bacchante, celle du vase de Gaete. A cause aussi de ses bracelets qui tintent comme des crotales et que sans cesse elle agitait.» Pierre Louÿs leur dédiera à tous deux, son recueil de poésies, pastiché de l'antique, *Les chansons de Bilitis* promises au succès. L'une d'elles sera mise en musique par Claude Debussy (1895). Dans ses lettres, écrites de Constantine à son ami Gide, il mettait comme adresse complice: Dar- el- Meryem . Il y habitait alors 42 route Bienfait. Il joint à ses évocations familières des prix et accessits reçus ou ratés, un poème *L'Ombre*, très connu lui aussi et celui des *Pêcheurs*. Sa profession de foi dans sa *Poétique* : «Choisis le mot, il n'en est qu'un. Placer le mot : c'est écrire. » Fasciné par cette rive méditerranéenne, il repartira pour Alger où il vivra à Fontaine-Bleue, dans le quartier de Mustapha, de 1896 à 1897 puis en 1899 avec un détour par Tunis et Bizerte. Toujours fasciné par ses habitants, femmes et hommes auxquels il fera porter par un jeu d'artiste, des masques antiques.

Les Pêcheurs

« C'est un lac gris (vert?), toujours effleuré par le chant
D'un dieu qui l'assombrit de toute sa personne.
Les joncs que Hadès foule et qu'Artémis moissonne
Y luisent, plus courbés que l'herbe d'un champ.
Trois satyres debout et noirs sur le couchant
Portent le trident mince et la creuse nassonne.
Au bord de l'eau fertile où le cygne frissonne
Guettent la carpe brusque et le carquin méchant .
Ils pêchent mais le bras des naïades ondoie,
Rassemble tour à tour et disperse leur proie,
Nage, fuit, trouble l'eau nocturne, disparaît
Et le filet qui sort de la blancheur lacustre
Ne livre aux pauvres doigts des boucs de la forêt
Qu'un insecte écrasé par les pinces d'un flustre. »
Pierre Louys . Constantine 8 août 1894 (Méryem était là)



Poisson par Morin-Jean

Références bibliographiques

In *Lettre à André Gide* ; NRF (octobre-décembre, 33. 2 1929)



Ferdinand HUARD (1854- 1934)



Ferdinand Huard (1854 - 1934)

Né à Landes dans le Loir et Cher, après un début de carrière en Cochinchine, il est nommé à l'administration des Postes à Tunis en 1885. Il participe à l'aventure de l'Institut de Carthage, association tunisienne de lettres, sciences et arts, avec le docteur Carton, auteur de fouilles sur le site. Il est associé au lancement de la *Revue tunisienne* en 1891 et à son premier numéro en 1894. A côté de la chronique d'archéologie seront publiés des articles d'anthropologie, d'histoire locale, d'épidémiologie et d'agronomie avec des comptes rendus artistiques et de la poésie. Sous le pseudonyme de Bulbul - le rossignol - Ferdinand Huard a déjà publié *Feux d'Orient* et *Reflets et Mirages* en 1902, dont la mélancolie aux teintes exotiques, fut appréciée par les Parnassiens et par Alexandre Dumas-fils. Officier des Palmes économiques, il recevra lors de l'Exposition Universelle en 1900, le troisième prix de poésie. Il sera l'initiateur de tous les événements culturels de la Régence, action qui sera couronnée, le 23 décembre 1921 par le Prix de Carthage institué pour les artistes nés en Afrique du Nord ou y ayant résidé depuis plus de trois ans. Il fut élevé au grade d'officier de l'ordre des Palmes académiques. L'Institut de Carthage dont il fut un des fondateurs avait pour symbole un Pégase entouré de branches d'olivier avec

la devise «Travail et Concorde». Ce qui correspond aux conceptions philanthropiques de F. Huard qui créa la Mutuelle tunisienne. Un faubourg de Tunis porta d'ailleurs le nom de Mutuelleville. Mobilisé en 1914 comme chef de bataillon au 6^e régiment d'infanterie coloniale, sa citation dans l'Ordre de la Légion d'Honneur donne la mesure de cette personnalité accomplie: « Excellent officier, d'une bravoure, d'un entrain et d'une énergie incomparables. Commandant depuis le début de la campagne un bataillon, s'est particulièrement signalé le 20 août où il a été sérieusement blessé en couvrant, à la tête d'une poignée d'hommes, le mouvement de repli de son unité très vivement pressée par un ennemi très supérieur en nombre. Incomplètement guéri, est revenu le 7 septembre au front reprendre le commandement de son bataillon. » Fidèle à sa terre d'élection, il mourut à Tunis en 1934.

Nos remerciements vont à M. Lucien-Henri Galéa qui nous a communiqué gracieusement le portrait et la citation de M Ferdinand Huard. Il les tenait de sa grand-mère, Mme Jeanne Chevalier, née Varga y Lopez de Machuca qui tint en 1890 un salon littéraire à Tunis où elle reçut en particulier notre poète.

Annie Krieger-Krynicky

Bibliographie

Revue Tunisienne (Organe de l'Institut de Carthage) 1994 et années suivantes

La Tunisie et le Maroc au fil des pages: Annie Krieger-Krynicky, Mémoire plurielle d'Afrique du Nord N° 37

Hommes et Destins, Académie des sciences d'Outremer T VII

Biographie de Ferdinand Huard par Guy Dugas in *Cahiers d'Afrique du Nord* N°13

Biographie du Docteur Carton in *Cahiers d'Afrique du Nord* N°11



Un Boujadi

De Maurice Le Glay, présenté par Patrice Sanguy

Illustration : collection particulière de Patrick Sanguy

AU MAROC, IL Y A UN SIECLE

Au début du XXe siècle, le Maroc est dans l'incapacité de rembourser les dettes colossales contractées, en son nom, par le sultan Abd-el-Aziz. Par l'Acte d'Algésiras, (7 avril 1906) les puissances créancières lui imposent une mise sous tutelle. Aux termes d'un avenant secret, la France est autorisée à intervenir militairement dans l'Empire chérifien. Elle peut placer celui-ci sous son protectorat, à charge pour elle de déléguer à l'Espagne l'administration de deux bandes de territoire, l'une au Nord, l'autre au Sud du pays, Tanger étant placé sous régime international.

Le 30 mars 1912, alors que la France occupe déjà depuis plusieurs années la province d'Oujda limitrophe de l'Algérie, ainsi que la ville de Casablanca et sa banlieue, le Sultan Moulay Hafid, qui a succédé à son frère, est contraint de signer à Fès le traité de protectorat. Malgré l'insurrection qui a soulevé pendant trois jours la ville de Fès à l'annonce de la signature du traité, l'Empire voit arriver, sous l'impulsion d'Hubert Lyautey, premier résident général, capitaux, entrepreneurs, fonctionnaires, médecins, ingénieurs, techniciens, agriculteurs français. Tous entament, à un rythme endiablé, la modernisation du littoral et des plaines, au voisinage des grandes villes. Dans le même temps, Lyautey entreprend de ramener dans l'obéissance les trois-quarts du pays, essentiellement peuplés de Berbères qui rejettent l'autorité du pouvoir

central. Des militaires, issus de l'Armée d'Afrique, sont affectés à cette tâche.

C'est à l'un d'entre eux, Maurice Le Glay, d'abord officier dans la montagne berbère, puis contrôleur civil de la ville côtière de Safi, que l'on doit les premières évocations littéraires de ces campagnards et montagnards marocains qu'il a appris à connaître et à apprécier. Dans ses nouvelles, on voit apparaître non seulement un Maroc traditionnel, apparemment immuable et hostile à la France, mais aussi des officiers, pleins d'estime pour des adversaires appelés à devenir leurs administrés. Le Glay nous les montre tout entiers investis dans un combat dont les règles ne sont pas enseignées à l'École de guerre et encore considérées comme peu glorieuses par leurs collègues de la métropole.

Voici, extraits de «*Récits marocains de la plaine et des monts*» (1921), quelques passages révélateurs du fossé, qui sépare les officiers de l'Armée d'Afrique, de leurs collègues de la métropole.

Le capitaine Duparc, de l'artillerie, arrive à Casablanca, venant de France. L'année n'est pas précisée, mais le contexte indique que l'action se situe avant 1914. Notre jeune officier n'a l'expérience ni du feu, ni des théâtres d'opérations outre-mer. Malgré sa finesse et sa formation, il est encore inexpérimenté, et plein d'idées toutes faites sur le monde extérieur. C'est donc, d'une certaine façon, un bleu, ou pour employer le terme alors en usage au Maroc, un «*boujadi*». Un *boujadi* qui va d'ailleurs très vite devenir lui-même un Africain.



Casablanca - la Marine

UN « BOUJADI »

Il débarquait en Afrique pour la première fois et y venait sans enthousiasme. Mais, officier consciencieux et esprit cultivé, il eut soin, avant de quitter la France, de se documenter sur le pays où il allait vivre. Il acquit ainsi, en une dizaine de jours d'un travail assidu, des idées qu'il jugea satisfaisantes sur le régime dit du Protectorat, sur la religion mahométane dite Islam, sur la géographie, l'ethnographie de l'Afrique du Nord.

Il apprit qu'au Maroc la population se divisait en quatre classes : les Maures et les Juifs qui habitent les villes, les Arabes qui remplissent le pays, les Berbères qui sont confinés quelque part dans la montagne. Il lut une description intéressante du cortège qui accompagne le Sultan à la prière du vendredi et admira la vitalité du gouvernement, dénommé *makhzen* qui, cramponné pendant des siècles aux destinées de quelques tribus mograbines, a résisté aux folies d'Abd-el-Aziz, à l'acte d'Algésiras et aux massacres de Fez. Puis il versa une cotisation de cinquante francs

au Comité de l'Afrique Française et acheta une grammaire arabe, se promettant de consacrer, aux premiers éléments de cette langue, les longues heures du voyage.

Mais la mer, d'humeur fâcheuse, ne lui en laissa point le loisir. Après quatre jours de traversée agitée et deux jours de « bouchonnage » devant la barre de Casablanca, après la surprise du panier de débarquement et l'épreuve décisive de la barcasse, il échoua dans un hôtel qu'on lui affirma « Touring Club ». Il y passa deux jours au lit. Et de cette couche étrangère qui longtemps remua, elle aussi, il entendit, perpétuant son cauchemar, le grondement continu et tout proche de la mer furieuse se jetant, affamée, sur les blocs de Schneider et Cie.

Dès qu'il fut en état de trouver une paire de gants dans ses cantines, il s'en alla, muni d'un sabre, se présenter aux autorités locales. L'accomplissement de cette corvée lui fit visiter la ville. Son intelligence native, et d'ailleurs exercée, lui permit vite de comprendre que ce chaos n'était pas le Maroc, mais le résultat encore informe du « formidable essor économique », annoncé par les bouquins. Etant venu pour vivre, comme il disait déjà, la vie du bled, il résolut de ne pas séjourner à Casablanca. Ses impressions se trouvaient au surplus chagrénées par ce qu'il crut être la confirmation, apportée de France, et qu'il aurait voulu être inexacte.

Duparc appartenait à ces milieux très bourgeois de l'armée métropolitaine qui avaient pour l'armée d'Afrique le fraternel mépris, réservé au cadet qui a mal tourné. Celle-ci n'avait alors donné à la France que la totalité de l'Afrique mineure. Elle n'avait pas encore l'auréole du sacrifice vigoureusement et joyeusement consenti qui la jeta, merveilleuse d'entraînement, de santé physique et morale, contre les corps d'armée allemands. Pour Duparc comme pour bien d'autres, l'officier d'Afrique était un buveur d'absinthe ou un malheureux, retenu loin des honnêtes garnisons de province par des dettes ou un banal collage avec quelque sauvageonne.

Il vit donc à Casablanca de multiples et bruyants cafés, remplis d'un nombre vraiment impressionnant d'officiers de toutes armes, attablés, souvent en compagnie de cocottes, et voisinant avec des civils d'origines diverses. Comme la température l'y invitait, il s'assit lui aussi à une table et, après quelques secondes d'hésitation, se trouva bien.



Une famille française ouvre un commerce

Il y fut très vite l'objet des sympathies de camarades qui, reconnaissant à son sabre et à ses gants blancs qu'il était nouveau dans le pays, l'entourèrent, l'invitèrent et lui firent fête. Il en fut très gêné, mais en dépit de la froideur dont il voulut se cuirasser, il fut entraîné jusqu'à une heure avancée, de café en café, de boîte en boîte. Quand vint la dislocation de la bande joyeuse, il était tout à fait écœuré, navré du lamentable exemple de désœuvrement, de mauvaise tenue et de légèreté morale donné par ses camarades d'Afrique. Il jugea qu'il y avait là vraiment quelque chose à faire et se promit d'y penser.

Un des officiers le raccompagna jusqu'à son hôtel et, engagé par la réserve un peu plus grande qu'il avait cru observer en ce compagnon parmi tous les autres, Duparc ne put s'empêcher de

lui faire entendre discrètement que ce qu'il venait de voir lui paraissait irrégulier. L'autre lui demanda en guise de réponse de quelle garnison il venait.

- D'Orléans, répondit Duparc.

- Ah oui. Orléans, Beaugency, Notre Dame de Cléry, Vendôme ! Vendôme ! Ma nourrice chantait une ronde où ces noms sonnaient comme des cloches. Cela c'est toute la noble et vieille France. Orléans est une bien bonne garnison. Moi, depuis des années, je roule de Tunis au Sahara, des Touareg aux Béni Snassen, à Bou Denib, à Fez, au Tadla. Je viens de faire deux ans de colonne sans débrider, sans boire un bock frais, sans voir un chapeau de femme. Je n'avais plus de chaussettes et j'ai demandé quinze jours de répit pour venir ici me faire couper les cheveux et me requinquer un peu. Les autres, c'est la même chose. Bonsoir, cher ami, que le Maroc vous soit propice.

Et, cordial, il sera la main de Duparc et le quitta. En se couchant, celui-ci pensa à ce qu'il avait vu, à ce qu'il venait d'entendre et il eut ce petit malaise d'amour-propre fréquent chez ceux qui ont du cœur et qui vient de la crainte d'avoir été maladroit ou injuste.

Rabat lui fit une impression différente et déjà meilleure. Il subit le charme des deux villes encore bien musulmanes. Il admira le grand bras de mer qui les sépare et que semble remplir toujours la mouvante cascade de la barre qui grossit à son embouchure. Les paillotes de la Résidence l'amusèrent et l'Etat-major, nombreux, lui offrit des figures de connaissance qui s'épanouirent à l'entendre demander un emploi dans l'intérieur. On lui donna satisfaction immédiate et Meknès lui fut attribuée. Il sortit enthousiasmé de chez le grand chef et ému lui-même des dévouements dont il se sentait capable. Il rendit aimablement son salut au chaouch qui gardait la porte résidentielle et partit plein d'ardeur.

Bibliographie

Maurice Le Glay *Récits marocains de la plaine et des monts*
(Extraits)



Le Directeur du Service de Santé - Les Médecins et le personnel de l'Hôpital de Campagne de Casablanca
Les Infirmières de la Société de Secours aux Blessés Militaires

50

Casablanca - les médecins et les infirmières de l'hôpital militaire



Obsèques des défenseurs de Fès an avril 1912



Rabat 1913 - Les officiels attendant l'arrivée du Sultan sur le port



Florilège de poètes tunisiens et français de Tunisie

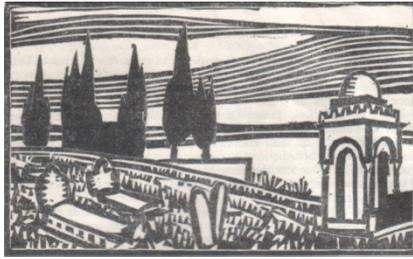
Annie Krieger-Krynicky

Conférenciers, chercheurs, archéologues, magistrats comme Dominique Versini , officiers d'active ou en retraite: Eusèbe Vassel, vétérinaire (Jules Henry), administrateurs dans le cas de Chekri Ganem et de Ferdinand Huard, ils étaient avant tout poètes et furent publiés dans la *Revue Tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage qu'ils fondèrent ou dont ils prolongèrent l'action culturelle et artistique en Tunisie.

De Ferdinand Huard dont nous avons brossé le portrait, ce poème écrit à Tunis en 1892, dédié à Jules Henry et publié sous le pseudonyme de Bulbul (le rossignol).

Mektoub - Sonnet fataliste

Ce qui doit arriver, arrivera quand même,
Malgré tous nos efforts, malgré sa volonté,
Chacun de nous subit - qu'il prie ou qu'il blasphème -
L'inéluctable loi de la fatalité.
Nos destins sont inscrits dans le Livre suprême,
Le Prophète l'a dit et c'est la vérité.
«Allah seul est puissant - qu'on l'exècre ou qu'on l'aime ! -
Et notre unique espoir est sa seule bonté »
L'homme en vain se débat, en vain l'homme s'agite,
Nous n'avons d'autre but, nous n'avons d'autre gîte
Que la tombe où nos corps s'effondreront un jour.
Laissons- nous donc aller au sort qui nous entraîne,
Et bénissons d'Allah la bonté souveraine,
Qui, pour nous consoler nous a donné l'amour.



Cimetière par Morin-Jean (1930)

De Jules Henry ce sonnet :

Devant Byrsa



Port par Morin-Jean

C'était le soir à l'heure où les houles parleuses,
Près des palais disjoints, redisent doucement
Aux échos attristés leurs notes amoureuses,
Faites de rimes d'or et de pur diamant.
Cependant que là- haut des perles lumineuses
Jetaient, soleils des nuits, leurs étincellements,
Moi ravi, j'écoutais les plaintes langoureuses
Que l'onde susurrant sous le bleu firmament.
Elle disait : «Je suis l'espérance immortelle ;
Poètes qui savez les suaves amours,
Bardes du Beau, chantez la croyance éternelle» .
Et charmé par ce chant que soupiraient toujours
Sur ce rythme divin, les vagues en cadence,
Je me mis à chanter le doux pays de France.
Tunis 1894

Chekri Ganem, en 1896, lors d'une conférence au Théâtre Cohen, sur *La Chanson arabe au Liban, en Egypte et en Syrie*, donna une traduction d'un poème tunisien d'un amoureux déçu quittant la tente du chef de la tribu et refusant la promise qu'il lui destinait :

« Non, j'aime mon coursier aux jarrets de gazelle,
Et le doux bruit qu'il fait en mordillant son mors
M'est plus doux que celui de tes bracelets d'or,
Ornant tes pieds de jouvencelle.
Je crains tout de la femme et de son abandon,
Car la pitié t'est étrangère
O femme perfide et légère,
Aussi faible que moi ferme sur mon arçon !
Le cheval n'a jamais ni méconnu son maître
Ni pu mentir à son collier.
Hélas la femme n'a jamais pu reconnaître
Un seul maître pour cavalier ! »



Tête de cheval par Morin-Jean

D'Eusèbe Vassel, secrétaire général de l'Institut de Carthage, ces vers datant de 1894.



Joueuses de flûte par Morin-Jean

Nostalgie

Ne reverrai- je plus, ô pays de mes rêves,
Orient au ciel toujours pur,
L'ombre de tes palmiers bordant les blanches grèves
Que caressent les flots d'azur ?
Sur tes rochers, autel où s'élancent les cierges
De l'aloès aux flammes d'or,
Se cambre le profil onduleux des vierges.
Ah! dis-je, le reverrai-je encor ?
Ah! partir ! Sans regret pour les molles caresses
Des pâles filles de Paris,
Cherches comme jadis les brûlantes ivresses
Aux bras souples de tes houris;
Sous mes lèvres sentir les frêles seins d'almée
Ciselés dans le bronze clair
Et l'ébène soyeux d'une tresse embaumée,
Et ces yeux d'où jaillissent l'éclair ;
Me croire un des héros qu'en de folles histoires
Tes grands poètes ont chantés ;
D'Héraclès le païen surpasser les victoires
Au fond des harems enchantés
Sans pouvoir m'assouvir, sans que le temps me blase
Aux Paradis de Mahomet,
Me plonger follement dans l'éternelle extase
Qu'à ses fidèles il promet.

Oui ! Toutes ! Les meurtrir d'une étreinte insensée !
Dans leur voluptueux émoi,
Que toutes n'aient qu'une âme, un corps, une pensée !
A moi, ces trésors, tout à moi !



Danseuses aux crotales par Kuan Régner (1930)

Dominique Vespérini, refermant ses dossiers de juge de paix, débordants de conflits et de discorde, recherchait en vain l'apaisement des crépuscules trop brefs de Tunis :

Soir d'Orient (1896)

Le soleil au déclin a dilué ses gloires
En nimbés irisés, estompant les lointains,
Baignant d'opale et d'or les coteaux indistincts.
Au fond la mer d'acier, tranquille, étend ses moires ;
La ville, dévalant ainsi qu'un escalier
Fabuleux, les degrés de ses terrasses plates,
Se voile peu à peu de teintes délicates
Dont la pâleur revêt un charme singulier.
El Yasmin ! El Yasmin !

Pénétrant et gracie, un cri d'enfant s'élève en la douceur du soir ;
Dans l'air alanguie passe une haleine subtile,
Tiède ainsi qu'un vague arôme d'encensoir.
Parfum ! Jasmin et lys troublants des nuits bénies,
Jasmin et lys du ciel animé de rayons,
Rayons illuminant les molles agonies,
De l'ombre violette où glissent des frissons !
Comme un immense luth, frémit l'âme des choses ;
Le vent de la prière, au soir religieux ,
Murmure des versets, et les divines proses
S'exhalent en accents d'espérance et d'adieu .
Sur les hauts minarets couronnés de lumière
Les chants des muezzins disent la mort des jours :
Cri de l'homme clamant vers le ciel sa misère,
La voix des tours la voix nostalgique des tours !
Le firmament s'étoile, au long des routes grises,
Survivants des temps morts, nostalgiques et doux,
Les chamelles s'en vont, en allongeant leurs cous
Fantastiques vers le lointain où vont les brises,
Aux exils des ans, ô les libres saisons !
O les déserts brûlés plus chers que les savanes !
Nos rêves absurdes d'étranges moissons
Dans le soir triste ainsi s'en vont les caravanes !
... Dans le lointain flotte une brume légère
Une fenêtre s'ouvre et soudain s'illumine,
Près du dôme entrevu, sur la tour en ruine.



Palais par Morin-Jean



Chamelier par Morin-Jean



Il n'est pire chose qu'un coquillage dans un tiroir

René Jean Clot

Le sable fin de la mer
N'en apporte pas avec toi
Pour distraire ta maison
En souvenir de la mer.
Les choses claires du soleil
Deviennent noires dans nos villes
Coquillages si blancs sur le sable
Clartés volées au gouffre bleu
Que faites-vous dans les tiroirs
De nos meubles bien cirés ?
On dirait que vous souffrez
D'être si loin de la plage
Vous portez le deuil de la mer
Dans nos maisons toutes grises.
Et, pressé contre notre oreille,
Le bruit de la vague lointaine
N'est que l'écho de nos sueurs.
Pire était ce bonheur, reflet d'autres bonheurs
Déjà vécus, déjà usés avec leurs fastes d'or
Conservés sous le vernis ou dans l'alcool
Pire était la beauté sans mémoire de son rêve
Pire était l'illusion gardienne de ses cendres
Pire était la douceur conduisant au mensonge
Et pire le pardon ressassant son chagrin.
Mais pire était l'amour, chair sans lendemain
Corps au corps accouplé avec un cœur funèbre
Pour former sur le vide une branche brisée

Pire était la douleur malheureuse d'aimer
La magie d'une chair calculant ses secrets.
Bestialité du sang dans une robe noire.
Mais pires les paradis mais pires les vertus
Qui n'ont pas de chagrin et qui n'ont plus de larmes
Tombeau vide veillé par un ange de pierre
Epreuve justicière élevée sur la haine
Ou le ressentiment de terreurs anciennes.



Dessin de René Jean Clos



A travers Le Maroc enflammé, une vision colorée et ethnologique du Maroc en 1927 par Ferdinand - Antoni Ossendowski.

Annie Krieger-Krynicky

L'écrivain polonais, né en 1850, était devenu une légende dans le monde anglo-saxon depuis la publication de *Bêtes, hommes et dieux* en 1924. Il passait pour le Robinson Crusoë du XX^e siècle après son périple dramatique à travers les forêts de l'Inénisséi jusqu'à la Mongolie où il vécut en ermite pour échapper aux poursuites de l'Armée Rouge. C'était un personnage hors normes : Polonais d'origine, chimiste qui fit ses classes à la Sorbonne, lors de l'Exposition Universelle en 1900, il participa à la commission de la chimie. Il était en effet un expert renommé en recherches minières, des mines de charbon du détroit de Behring ou de Corée jusqu'à celles d'or et de platine de Sibérie. Déjà connu pour ses œuvres scientifiques, il intègre comme technicien et conseiller l'armée du tsar Nicolas II lors de la guerre russo-japonaise de 1905. Détaché auprès du gouvernement local de Sibérie, il prend la tête du mouvement sécessionniste de la Sibérie orientale en 1906, ce qui lui vaut après avoir été gracié de la peine de mort, des mois de camp sibérien puis la prison dans la forteresse Saint-Pierre-Saint-Paul. Chimiste incontournable, il reprend son enseignement à l'Institut polytechnique de Petrograd. Pendant la guerre de 14-18, envoyé en Mongolie pour recenser les mines, il s'imprègne de la langue et de la culture. Nommé comme expert au gouvernement de Sibérie jusqu'à la Révolution d'Octobre, il est alors victime d'une véritable chasse à l'homme à travers la Mongolie jusqu'au désert de Gobi. Après la guerre, il est nommé attaché par le gouvernement polonais à son ambassade de Washington. De ses aventures il tirera cet ouvrage, à la fois

ethnographique, philosophique et géopolitique, baigné aussi de poésie et qui le rendra célèbre. Il fait d'ailleurs toujours autorité par ses connaissances de l'Asie centrale et sa civilisation à la fois lamaïque et chamanique.

Il conserve cette même veine dans son récit de voyage en Algérie et au Maroc, infiniment plus paisible, puisqu'il l'effectua, en compagnie de son épouse, sous l'égide du ministère des Affaires étrangères de Pologne et du maréchal Lyautey. Là-bas, il rencontrera d'ailleurs un certain nombre d'officiers français, observateurs à l'Ecole de guerre de Varsovie, au temps où il était lui-même instructeur. Mais il garde la même liberté de ton, la profondeur et la subtilité qui avait caractérisé son étude asiatique.. Aux environs de Tlemcen, au village d'El-Eubbad ou Bou Médine, un rapprochement frappe son esprit: «Près du cimetière, Mohamed ben Mohamed (le guide) nous montre un arbre sur les branches duquel des personnes pieuses accrochaient des offrandes aux esprits. C'étaient tantôt de petites pierres, tantôt des morceaux d'étoffe ou encore des écheveaux de laine, pour apporter la santé aux enfants. Cet arbre me rappela les Monts Tannou Ola, Nan Chan et Khingan (en Mongolie) où les pieux adeptes du lamaïsme attachaient des morceaux d'étoffe aux branches et aux tas de pierres des obos (monuments sacrés) élevés pour apaiser les mauvais esprits et obtenir d'eux la permission de traverser leurs domaines . L'esprit partout le même suit les mêmes voies de la pensée . . .

Peut être le célèbre Abou Mediène avait-il raison de croire que les âmes de toutes les tribus humaines, depuis la première jusqu'à la dernière, naquirent ensemble, au moment de la création et furent déposées sous forme de germes dans la personne du premier homme, notre ancêtre à tous, Adam!»

Après l'Algérie, il visite Rabat et le cimetière des Mérinides à Chella: «Abou Youssef Yacoub et Abou Hassan Ali y ont leurs mausolées. C'est là que le premier enterra sa femme Omm el Ziz. C'est là qu'une autre sultane, femme d'Hassane Ali, fut ensevelie avec son mari. C'était une chrétienne espagnole qui avait accepté

la loi du Prophète. Lalla Chella guérissait les plaies rien qu'en les touchant et le son de sa voix mettait en fuite toutes les désespérances ! Ce coin délicieux s'appelle de son nom, Chella. Au dessus des arbres se dresse un minaret qui brille au soleil de tout l'éclat de ses revêtements polychromes. Au milieu d'une végétation luxuriante disparaissent les ruines de la mosquée où, selon la légende, apparut le Prophète lui-même et où il pria. Une source jaillit du sol, source aux vertus miraculeuses, car c'est ici que Lalla Chella venait puiser de l'eau pour son époux bien-aimé. Les yeux ne peuvent se rassasier de ce beau paysage calme et splendide. De grands arbres vert émeraude, d'épais buissons, des herbes fraîches, des oranges, des grenades, des citrons, des fleurs de toutes sortes font au soleil de brillantes taches de couleur. La végétation recouvre complètement le temple, les pierres et les colonnes. Les branches semblent vouloir monter de plus en plus haut pour tout cacher sous la verdure. Cette magnifique indifférence de la nature proclame la puissance et le triomphe de la vie, mais pourquoi une tristesse étrange se glisse-t-elle dans notre âme, assombrissant les couleurs des fleurs, des herbes et de l'eau, ternissant l'éclat du soleil?

Ce n'est pas seulement l'ange du pardon et de la paix qui est venu visiter Chella, mais aussi le démon de la vengeance! Descendant des anciens Almohades, un audacieux mahdi voulut chasser à son tour la dynastie vaincue. Il poursuivit de sa haine les Mérinides, souleva contre eux quelques tribus, mais désespérant de réussir, il détruisit Chella. Les armées de la Casbah des Oudaïas l'ayant repoussé, les tombeaux du Sultan noir et de son héritier restèrent intacts. Cependant, la nature même de l'Atlas d'où venaient les Almohades, continua la lutte contre les Mérinides. Les arbres qui sont la beauté de Chella sont les descendants de ceux qui furent apportés et plantés ici par les chefs montagnards. La végétation de l'Atlas, puissante et vengeresse, attaqua de ses racines vigoureuses les tombeaux des Mérinides ennemis, dans leurs fondations et étendit ses vastes branches jusqu'au ciel pour cacher au soleil et aux yeux des hommes les mausolées de la

dynastie abhorrée ... Les hommes, les bêtes et les arbres eux mêmes obéissent à la loi redoutable de la vengeance ».

Note d'Annie Krieger- Krynicki sur les tombeaux des Mérinides et les illustrations :

Cette dynastie fut fondée par un chef valeureux, Abou Youssef Yacoub qui mena sa tribu berbère de cavaliers, de chameliers et d'éleveurs de moutons, des confins du Tafilalet, entre Figuig et Sijilmissa, à la conquête de Taza, Fès, Salé et Rabat. Son frère et successeur, Abou Hassan Ali (1331- 1351) bien qu'allié à la tribu des Hafside, maîtresse de Tunis, la supplanta et unifia toute l'Afrique du Nord. Puis il fut à son tour défait par la peste noire, la famine, les rezzous des tribus rivales et l'avènement des Arabes.

Les illustrations sont tirées d'un ouvrage *Les Monuments mauresques du Maroc*, publié sous les auspices de la Résidence générale de France avec un texte de J. de La Nézière, ancien chef du service des industries d'art indigène . Dans sa lettre-préface, le maréchal Lyautey le remercie de l'envoi de «ces belles héliogravures où (il) retrouve avec une exactitude et un art parfait les plus beaux morceaux de nos monuments mauresques. Vous rappelez- vous ces temps déjà lointains où nous découvrons pas à pas ce Maroc qui nous est maintenant familier ? Chaque jour apportait sa découverte. C'était tantôt un patio aux colonnes renversées avec sa vasque brisée et son jet d'eau muet, tantôt une porte monumentale aux belles arabesques sculptées dans la pierre, tantôt une medersa fraîche et recueillie où les étudiants menaient moins de bruit que les colombes. Ainsi ces cités que Loti avait vues, si farouches et si sombres, s'éclairaient chaque jour d'un nouveau sourire. Et chacune de ces découvertes payait notre action, parfois rude et ingrate, d'un instant de délassement et de plaisir délicat. Mais toutes ces merveilles étaient en ruines. Prudemment, amoureusement, nous nous appliquâmes à les consolider et à les préserver de la destruction.»

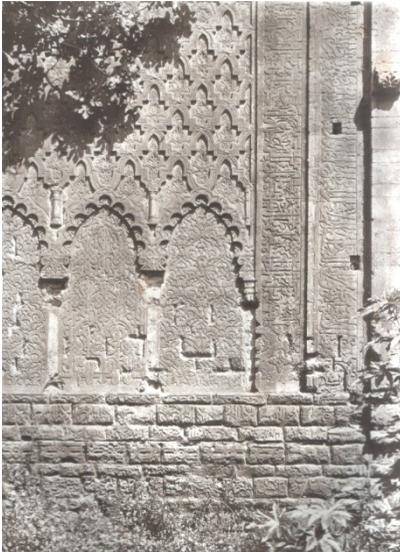
Le maréchal Lyautey écrivit en 1921 ces lignes d'encouragement et de remerciement à son ami J. de La Nézière. Mais ainsi que le constata F. Ossendowski, sept ans plus tard, la nature avait repris sa lutte inlassable: les plantes contre les pierres et les hommes!

Bibliographie

Ferdinand Antoni Ossendowski : *Bêtes, hommes et dieux* (traduit de l'anglais) - Plon 1924

Le Maroc enflammé (traduit de l'anglais) - Flammarion 1927

Les Monuments mauresques du Maroc - J. de la Nézières - Editions Albert Lévy - Paris 1921



Rabat - tombeau d'Abdoul el Hassan - Chella



Rabat-Porte de Chella - détail de la tour de droite

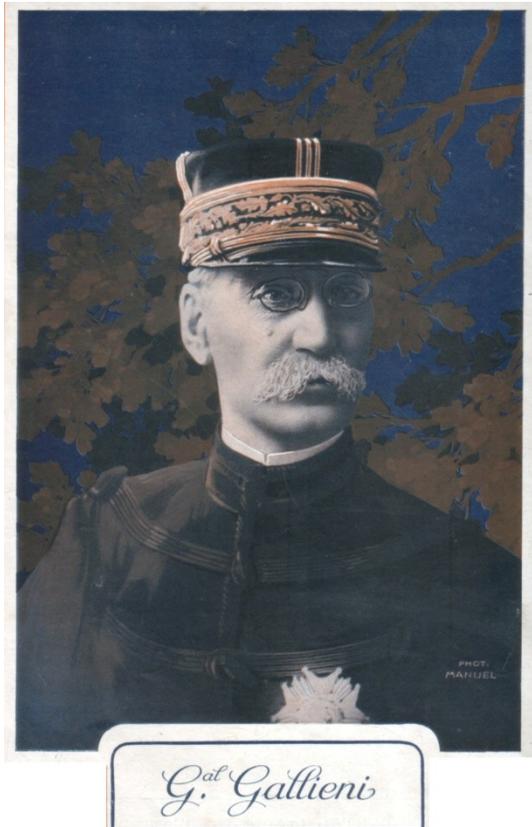


Rabat - Porte de Chella



Maréchal Gallieni - Le maître de Lyautey

Denis Fadda



Le général Gallieni par Manuel

Gallieni, malade, meurt le 27 mai 1916. Le Gouvernement lui fait des obsèques nationales. En ce centième jour de la bataille de Verdun, son convoi traverse la capitale qu'il a sauvée et les Parisiens, lui rendent un hommage plus fervent encore que celui rendu à Victor Hugo. En mars, il avait renoncé à ses fonctions de Ministre

de la Guerre exercées après celles de Gouverneur militaire de Paris et commandant des armées de Paris, à partir du début du conflit franco-allemand. Il avait disposé là de pouvoirs considérables.

En Afrique, en cette Afrique qu'il a tant aimée et où il a failli laisser sa vie de si nombreuses fois, un peulh lui avait prédit qu'avant de quitter la vie il serait «Roi de Paris»; il le fut. Il gagna la bataille de la Marne et sauva la Capitale. Son rôle fut à ce point décisif que Clemenceau, s'exprima, lors de ses funérailles, en ces termes : « Le Général Gallieni est l'homme dont la prompte décision nous a donné la victoire de la Marne. Il est le véritable sauveur de Paris. Les funérailles nationales ne sont qu'un commencement de justice ». Le soir de la Victoire, il déclarait : «Sans Gallieni la victoire eût été impossible ». Cinq ans plus tard, le Gouvernement décernait à Gallieni la dignité de Maréchal de France. Mais avant la reconnaissance et la gloire, il y eut une vie d'une intensité extrême, une longue carrière coloniale.

Joseph Simon Gallieni est né le 24 avril 1849 à Saint-Béat sur Garonne au cœur des Pyrénées, tout près de la frontière espagnole, d'un père originaire du Milanais. Après des études au Prytanée militaire de La Flèche, il intègre Saint Cyr où la guerre va le cueillir. Sous-lieutenant dans l'infanterie de Marine, il combat à Bazeilles. Blessé, il connaît plus de six mois de captivité, en même temps que le jeune Kitchener, engagé volontaire anglais, avec lequel il se liera.

L'année 1873 est celle du premier contact avec l'Outre-Mer. Il reste trois ans à la Réunion avant de gagner Dakar comme capitaine des Tirailleurs Sénégalais. Après un séjour de sept années en Afrique occidentale, il part pour la Martinique et y revient comme Gouverneur général du Soudan, l'actuel Mali, trois ans plus tard. De 1892 à 1896, c'est l'Indochine, puis à nouveau l'Afrique, Madagascar, où il séjourne, comme Gouverneur général, pendant neuf années, jusqu'en 1905. En Afrique occidentale, le

Gouverneur Brière de l'Isle lui a confié l'expédition capitale qui doit relier le bassin du Sénégal au Niger.

Depuis longtemps les rois rivaux du Niger s'attendaient à une telle entreprise mais ils ne savaient si ce seraient les Anglais venus de Gambie ou les Français du Sénégal qui arriveraient les premiers chez eux. Les combats sont durs; Gallieni connaît le guet-apens de Dio, la retraite à travers les Béléris, la captivité de Nango mais il amène Ahmadou, le tout-puissant sultan de Ségou, à traiter avec lui. Plus tard, pour défendre la conquête du Haut-Niger, il doit affronter Ahmadou, le dur Samory et le redoutable Mahmadou Lamine, tous trois ligués contre lui; ce sera la victoire de Diana.

Gallieni s'emploie alors au développement de la région : des jardins, des marchés, des dispensaires et des ateliers professionnels sont créés, des routes tracées, des voies ferrées amorcées, des travaux d'assèchement entrepris. Kita, le village de pêcheurs Khassonkès où se construit le fort le plus puissant du Soudan, devient une ville, assainie par des cultures et un gigantesque drainage. Il a un goût prononcé pour l'agriculture, pour la vigne qu'il cultive avec passion. A Lang-son, en Emyrne comme à Kita ou Bamako, partout il fera surgir des cultures et on admirera sur la frontière de Chine et à Madagascar, comme sur les bords du Niger, les jardins d'essais qu'il y fera tracer.

Au Tonkin, en nommant le colonel Gallieni à la tête du deuxième territoire militaire, à Lang-Son, le Gouvernement lui a demandé de venir à bout de la piraterie qui menace très sérieusement la colonie. Le Haut-Tonkin est terrorisé, soumis de façon incessante aux incursions. La paix revient dans le Delta. L'action de Gallieni libère les vallées, engage les cultures, les marchés et le chemin de fer.

Il est remarquablement aidé dans sa tâche par Lyautey, alors commandant, qu'il a appelé auprès de lui. L'entente entre les deux hommes a été immédiate. Tous deux sont des soldats et des

administrateurs mais aussi des passionnés de lecture et d'écriture. Pour Gallieni, dont l'œuvre sera importante (entre autres, « *La Pacification de Madagascar* », ses « *Lettres de Madagascar* », ses *Mémoires*), il ne peut y avoir de journée sans lecture, quoi qu'il arrive. Où qu'il aille, un ouvrage l'accompagne. Pour Lyautey, Gallieni, ce « contempteur des conventions » est « l'antipode du caporal ». Il le rejoint à Madagascar sans hésiter, ne s'accordant même pas, au préalable, un repos en France ; à Suez, il passe du paquebot d'Indochine sur celui de Tananarive. Il écrira : « Je dois au général Gallieni ma carrière et le peu que je peux valoir ». Sur sa tombe il placera un ex-voto « A Gallieni, A mon chef, à mon maître en tout, en hommage d'affection et de reconnaissance ».

Madagascar connaît un effroyable et sanglant désordre; le Gouverneur civil appelle à son secours un successeur mieux préparé que lui. Le Ministre des Colonies, ne voit pour le remplacer que le vainqueur des Pavillons Noirs. Gallieni - maintenant général - dont la santé s'est pourtant sérieusement dégradée, accepte la mission. La situation est encore plus troublée qu'il ne l'imaginait. La reine Ranaivalo est probablement l'inspiratrice de l'insurrection, alors que son pouvoir n'est reconnu que par les Hovas. Il va affronter la famille royale et réprimer très durement le soulèvement. La reine sera exilée à la Réunion puis à Alger. Elle quittera son palais dans le riche filanzane offert jadis par Napoléon III à Rasoherina, la reine à laquelle elle a succédé et qui avait entretenu les meilleures relations avec l'Empereur.

L'activité de Gallieni est alors tout entière consacrée à la réorganisation et au développement : la grande route et le chemin de fer, la rade fortifiée de Diego-Suarez confiée au génie terrassier du Colonel Joffre, l'aménagement des ports et des capitales régionales. Variole, lèpre, tuberculose, paludisme, mortalité infantile déciment les populations; une direction de la santé est mise en place, une école de médecine, des hôpitaux, des cliniques, des léproseries sont créés et les foyers d'épidémie détruits.

Revenu en France métropolitaine, il est élevé à la dignité de Grand Croix de la Légion d'honneur, il a alors 56 ans et il est général de division depuis six ans déjà. D'autres hautes responsabilités lui sont confiées; Gouverneur militaire de Lyon, il siège au Conseil supérieur de la Guerre et préside le Comité consultatif de défense des colonies. En 1911, le poste de généralissime lui est proposé; il refuse et recommande à sa place Joffre, son ancien subordonné. Il prend sa retraite en avril 1914 mais au lendemain de la déclaration de guerre, le 27 août, il est nommé généralissime-adjoint, Gouverneur militaire de Paris et commandant des armées de Paris; il est Ministre de la Guerre en 1915.

Paris, qui lui a offert un magnifique monument, place Vauban, dont les cariatides sont des allégories des quatre principales étapes de sa vie (le Soudan, le Tonkin, Madagascar et Paris) a aussi donné son nom à l'une de ses plus belles avenues, celle qui conduit de l'Hôtel des Invalides au Pont Alexandre III et porte aux Champs-Élysées.



Les voix de jadis

Pierre Goinard

Le professeur Pierre Goinard¹ a passionnément aimé l'Algérie. Il a composé quelques textes à forme poétique, empreints de nostalgie, exprimant des sensations visuelles, olfactives, auditives, très évocatrices. En voici deux exemples choisis par Odette Goinard.

Voix du vent

céleste musique des pins chanteurs,
qui parlèrent à notre enfance et à notre jeunesse
en langage mystérieux de lointains inconnus,
mélopées plus rudes, plus élevées des palmiers,
douce brise marine dans les feuilles lumineuses des oliviers,
zéphyr des aubes et des soirées d'été dont le chuchotement
s'entend à peine, grandes vagues aériennes des bourrasques
fracassantes.

Voix des cigales

non point grêles, saccadées, comme en Provence,
mais jets stridents, continus, de toutes parts,
qui, jusqu'au soir assourdissaient nos étés.

Voix des oiseaux

le tapage des martinets l'après-midi,
pullulant dans les énormes ficus de la ville,
les exclamations joyeuses dès l'aurore des oiseaux du printemps
chantant tous à la fois tout le jour,
et la nuit faisant silence autour de la voix solitaire
et langoureuse du rossignol ;

¹Voir sa biographie dans « les cahiers en ligne » n° 67.

les batteries des cigognes dans les eucalyptus et sur les toits,
sur les clochers et, dans les ciels profonds d'été,
très haut, des appels d'oiseaux invisibles.

Voix de nos nuits

le tintement infatigable des grillons,
à longueur de nuits étoilées,
accompagnés, dans les creux de fraîcheur estivale, par le
coassement des crapauds,
l'interjection vibrante, assourdie, à intervalles espacés,
d'un oiseau de nuit dont le nom m'a toujours été inconnu,
les abois des chiens qui, d'un horizon à l'autre, se répondent,
et parfois, tout proches, des gémissements fauves de chacals.

Voix de la mer

les sirènes et l'activité du port, sonores, attentivement écoutées,
répercutées par l'hémicycle frémissant de la ville,
les pulsations d'une présence incessante, même inconsciemment
perçue,
accompagnant sur notre droite ou notre gauche notre longue
route littorale
vacarme tonitruant des tempêtes fougueuses et des déferlements
écumants,
et les expirations espacées, à peine audibles
des vagues alanguies, aux grands calmes, sur la grève.
Notre pays nous parlait
à tous les moments de l'année,
à toutes les heures du jour et de la nuit.
Il nous suffisait de faire silence en nous pour écouter ses voix.



Eternité du Passé

Pierre Goinard

Dans un état permanent, la plupart de nos arbres
étaient imprégnés d'un parfum personnel,
le cyprès, le pin surchauffé, l'eucalyptus,
le lentisque et tous arbustes du maquis,
nos romarins, nos lauriers, nos santolines,
le parfum primordial
des branches hautes et des nids feuillus de notre enfance.
Et en des couches plus sous-jacentes encore de notre être initial,
l'odeur du roseau chaud, l'eau salée
qui sourd quand on creuse la fraîcheur du sable.

En chacun de nous, l'un de ces parfums
fait surgir instantanément un fragment du passé
avec plus de réalité, nette et intense,
qu'aucune autre nostalgie,
plus évocateur que tout parce qu'il pénètre au plus profond, au
plus intime de notre être.
Nous les revivons de l'intérieur de nous-mêmes.
Comment vivre sans ces parfums ?

Une senteur non rencontrée depuis depuis trente ans me souffle
au visage
et, en même temps qu'elle, surgit tel tournant de route
à telle heure, tel qu'il était,
tel que j'étais il y a trente ans..
Je le vis tel que j'étais
alors qu'il a été depuis, deux fois détruit.
J'ai touché à de l'éternel.



Le petit Oued

Jean- Benoit

C'est un Oued S.N.P. ... sans nom patronymique,
plus caillouteux qu'aqueux dans un minable lit:
il n'a pas son tracé sur les cartes d'Afrique
parmi les Amizour, les Fayer, les Chouly,
les Corso, les Fendeck, les Harrach ou les Zied,
le petit oued...

Il ne se souvient pas être né d'une source
- Foum-Sghrira¹, Youm-Alif², Ras-el-Ma³, Ben-Ouanda⁴ -
mais c'est gaillardement qu'il entame sa course,
- "Imchiltrik⁵, boudjadi⁶!" comme un brave soldat -
sous les rayons dorés du semech⁷ Mohamed,
le petit oued...

Pour un vieux marabout, il est né d'un mirage
ou de l'averse - drue - de trois gouttes de pluie,
ou perle de rosée roulant d'un saxifrage

1 Foum-Sghrira = petite bouche

2 Youm-Alif = jour A

3 Ras-el-Ma = tête de l'eau

4 Ben-Ouanda = fils premier

5 Imchiltrik = marche la route

6 Boudjadi = novice

7 Semech = soleil

à l'heure où l'aube prend le relais de la nuit, ou pipi d'oiselet de
quelque yaouled⁸,
le petit oued,...

Son gazouillis se mêle aux flûtes pastorales
ivres de mélopées à l'ombre d'un cyprès,
au stridulant refrain d'éphémères cigales,
au takouk⁹ du coucou sous un ciel empourpré,
au meuglement furieux du bœuf qu'un taon excède,
le petit oued...

Dans son lit presque sec mais gavé de poussières
montées du Sahara par les grands siroccos,
il conserve assez d'eau, sous trois ou quatre pierres,
pour éteindre la soif de l'humble bourricot,
tout joyeux des "saha¹⁰!" que braie le solipède
le petit oued...

Mais, au printemps, déjà, la terre se craquelle,
aux puits, se sont taris les chants de la noria,
en voraces nuées, ronflent les sauterelles;
sous l'œil blanc du soleil, même l'humble séguia
aspire au réconfort de quelques gouttes tièdes...
et khlass¹¹ el oued!

⁸Yaouled = gamin

⁹Takouk = crise de folie

¹⁰Saha = merci

¹¹Khlass = c'en est fait de...



Le bon vieux bourricot

Jean Benoit

L'oreille résignée - tressée de jute gris,
noisette ou pain brûlé - il va, mélancolique,
le naseau bas, l'œil doux, pensif, jamais aigri
sous les coups de talon, de lanière ou de trique,
les dents blanches du froid, les fours du sirocco,
le bon vieux bourricot...

Pour lui, aucun galop de folle fantasia
quand les grands moukalas font crépiter la poudre,
mais la ronde sans trêve autour de la noria,
ou les meules jamais repues de grains à moudre,
en grincements rouillés qu'exècrent les échos,
le bon vieux bourricot...

Sa pitance se borne à quelque herbe tondue:
le magrumenthe amer, les cistes indigestes,
le diss aux fils coupants, les chardons bleus mordus
sans souci des piquants, quand le fellah fait sieste,
et - mais, chut! - les blé verts pleins de coquelicots,
le bon vieux bourricot...

Le voilà ahanant sous les coups redoublés,
ployant sous dix fagots, chargeant - pour maints voyages -
caillasse de ballast, vastes couffes de blé,
pleines jarres pansues ou quintaux de fourrage...
quand il ne traîne pas la herse ou les écots,
le bon vieux bourricot...

Aussi, le soir, dort-il sourd aux concerts de cris

- chœurs glauques des crapauds gargouillant leurs Vigiles,
longs sanglots des chacals flairant la bergerie,
jappements lancinants et fous des chiens kabyles -
n'ouvrant l'œil qu'au matin plein de cocoricos,
le bon vieux bourricot...

Alors, pour saluer le jour, face au soleil,
il pisse un long jet dru et - queue levée - il pète,
puis il braie tout son soûl, bibliquement, pareil
à Josué sonnait à grands coups de trompette
pour faire s'effondrer les murs de Jéricho,
le bon vieux bourricot.



Aquarelle de Bridgman



Paul Achard (1887-1962)

Journaliste, écrivain, homme de spectacle, Paul Achard fait partie des pieds-noirs célèbres qui ont fait honneur à la culture française.

Paul, Auguste Achard est né à Alger le 22 mars 1887, 22 rue Rovigo, de Vincent Auguste, représentant de commerce, et de Catherine Hélène Peron.

Comme tous les gosses algérois de ce quartier populaire, il va, dans sa tendre jeunesse, à l'école Dordor. La direction le jugeant bon élève, le fait admettre au Grand Lycée. Après son bac, il est tenté par une carrière littéraire et prend une place, laissée vacante, de secrétaire de rédaction aux *Annales Africaines* à Alger. Il lance la maison d'édition *les Lettres Françaises*.

Puis, c'est la montée à Paris où il entame une carrière de journaliste. Il progresse vite et se trouve dans les années trente, parmi les signataires du magazine *Voilà* aux côtés d'André Salmon, Pierre Hamp, Léon-Paul Fargue, Luc Durtain. *L'Ami du Peuple* le prend comme rédacteur en chef. Il aborde le roman et le théâtre. C'est la réussite et il obtient le poste prestigieux de Secrétaire général du théâtre des Champs-Élysées. C'est à lui que l'on doit la découverte de Joséphine Baker qui passa le 2 octobre 1925 en première partie de la revue nègre au dit théâtre. Théâtre, radio, cinéma, il aborde avec talent toutes les formes d'art. Parallèlement il écrit des livres, des chroniques du temps, des romans, dont plusieurs ont un certain retentissement.

A l'âge de 75 ans Paul Achard ne se considérait pas «à la retraite». Il voulait faire éditer un roman d'inspiration algérienne *Gavachos* et monter une opérette *Mademoiselle Bonaparte* dont José Padia a écrit la musique.

Il s'est éteint en 1962, l'année du calvaire de sa chère terre natale. Avec Robert Randau¹, Charles Courtin, Jean Vignaud, et tant d'autres, Paul Achard a été l'un des écrivains pieds-noirs les plus célèbres du « premier bataillon de l'Algérie littéraire ».

Odette Goinard

PARMI SES ŒUVRES

Romans

Mes bonnes (1927)

Là et un œil neuf sur l'Amérique (1930)

Nous les chiens (1930)

L'homme de mer (1931)

Salaouetches (1939)

La grande épreuve (1945)

La queue (1945)

Traduction

La Célestine, tragi-comédie de Calixte et Mélibée, de Fernando de Rojas.

Filmographie

La Croix du Sud de André Hugon (1931). Scénariste dialoguiste.

Romarin (1936). Dialoguiste.

Le marchand de sable de André Hugon (1931) . Dialoguiste.

Le héros de la Marne (1938). Dialoguiste.

Malaria (1942). Dialoguiste.

Ceux du rivage (1943). Dialoguiste.

Les ailes blanches de Robert Péguy (1942). Scénariste dialoguiste.

1 Voir la biographie de Robert Randau sur notre site « Mémoire d'Afrique du Nord ».

L'affaire du Grand - Hôtel de André Hugon (1945). Scénariste dialoguiste

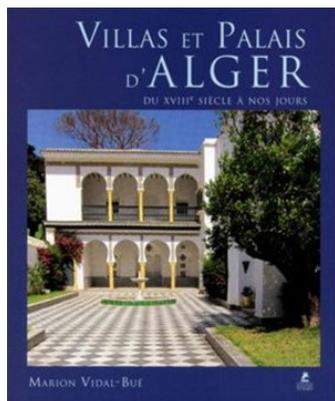
La Renégate de Jacques Séverac (1947). Scénariste dialoguiste.

Les souvenirs ne sont pas à vendre (1948).



Repères bibliographiques

Villas et Palais d'Alger



Par Marion Vidal-Bué, 2012 - Editions Place des Victoires, 6, rue du Mail. 75002. Paris.

C'est un livre superbe que notre amie Marion Vidal-Bué vient d'éditer.

Elle a voulu, dans des pages magnifiquement illustrées, faire revivre ces maisons dites « mauresques », très caractéristiques des demeures d'Alger et de la campagne environnante. Elle nous entraîne dans une promenade à travers l'histoire du XVIII^e siècle à nos jours. Elle décrit, avec précision et poésie, ces résidences dans leur beauté architecturale, leurs patios décorés de faïences, leurs jardins exubérants aux parfums de jasmin et de fleur d'oranger : palais de deys ou de corsaires de la période ottomane, demeures de Français ou d'hiverneurs anglais.

Il s'agit d'un immense travail de recherche, à partir notamment de documents privés fournis par les descendants des anciens propriétaires de ces demeures.

Cet ouvrage, unique en son genre constitue un témoignage précieux et émouvant d'un passé révolu.

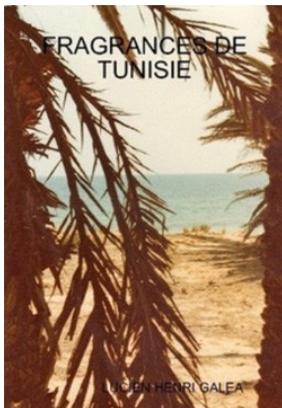
Rappelons que Marion Vidal-Bué a édité trois livres consacrés à la peinture

- *Alger et ses peintres* : 2000.
- *L'Algérie et ses peintres* : 2002.
- *L'Algérie du Sud* : 2003.

Odette Goinard

Fragrance de Tunisie

Par Lucien Henri Galea - Editions Lulu Presse, www.lulu.com ; 27, 50 euros.

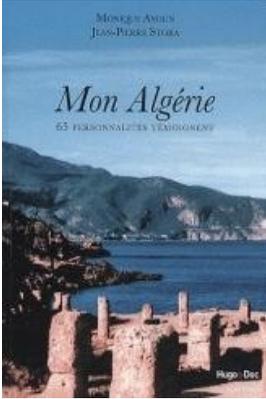


Il s'agit d'un recueil de textes originaux (poèmes) écrits de la main de leurs auteurs sur le livre d'hôtes de Madame J. Chevalier dans les années 1880- 1895 à Tunis .

Nous donnerons dans le prochain numéro un compte rendu de l'ouvrage édité par M . Lucien Henri Galea auquel nous devons la photo de l'un des poètes, Ferdinand Huard.

Annie Krieger-Krynicky

Mon Algérie



Par Monique Ayoun et Jean-Pierre Stora, 2012, Editions Hugo Image 17,95 euros.

Voici un livre original où l'on trouve soixante-cinq écrits d'hommes et de femmes d'Algérie qui donnent leurs souvenirs de ce pays qu'il est difficile d'oublier. Et ils ont tous une manière particulière de se souvenir. Ils sont en colère, pleins de passion ou de poésie, simples ou bouleversants, célèbres ou anonymes, tendres ou rancuniers, mais tous donnent leur témoignage, multiple car ils sont tous issus de mondes divers. Il y a les récits des aînés qui ont vécu «là-bas» mais aussi l'histoire des plus jeunes qui voient l'Algérie avec des yeux différents, souvent à travers les vies de leurs parents. Très divers donc, ces récits sont tous intéressants. On a tendance à préférer les textes qui nous ressemblent ou même ceux qui nous paraissent amers nous touchent. Cela fait une palette d'émotions et d'opinions. A lire avec amitié, avec douleur parfois.

Janine de la Hogue